

Dialectique du nord mal et du pataud logique

Vaste problème que cette hache sur laquelle se fendent les consciences. « Suis je la plus belle... euh non, normal... je veux dire, normal mon beau miroir? » Une scie qu'on se repasse toute la vie. Malade sans le savoir? C'est ça? Suis je en train de me gourrer? Dans quelle mesure ai je le droit ou pas à l'erreur? Suis je en train de faire souffrir les autres autour de moi? Est ce que je me fais souffrir moi-même? Est ce que... Est ce que... Moi je... Moi je... « Suis je la plus belleuuuu, pour aller danser hé hé hé... »

Mais il faut bien avoir conscience aussi que toute ces questions, tous le monde ne se les posent pas. Il y a une bonne pelleté de gens qui foncent comme un seul homme (d'ailleurs, ils sont seuls...) dans le tas, qui se prennent des beignes de la part de la vie, et qui n'en tirent aucune leçon, recommencent encore et encore jusqu'à ce que la « life » les mettent KO debout pour de bon. Le forcé est le modèle de base du capitaliste lambda... tout empaqueté qu'il est dans sa relation fétiche à la marchandise et la réification de l'esprit qu'elle suppose... Il n'est pas, il a. C'est à dire qu'il ne vit pas son esprit, il le possède et veut en user... Son esprit est d'abord et avant tout une expérience, l'expérience même de la valeur d'usage de lui-même...

La conscience n'ignore pas l'estomac, mais dans la plupart des cas, l'estomac se fout de la conscience. La jouissance aveugle, l'hédonisme, et le narcissisme l'emportent en tendance dans la masse des gens moyens. La plupart, comme des poulets sans tête exécutent le petit programme social qu'on leur a appris (ou injecté, comme la main anonyme injecte sa dose d'antibio au pauvre volatile dont le destin est d'orner la table du dimanche...), chacun vouant un culte à sa minuscule individualité tout en copiant le copain. Le Pataud logique est bien souvent la normale.

À coté de ça, la conscience pousse à la marge, sans distinction de race, classe, sexe, genre, ordre etc. Elle le fait toujours dans la douleur. Prendre conscience ça fait mal et

la réciproque est vrai, avoir mal c'est prendre conscience. La conscience, savoir avec, être un peu plus lucide qu'avant donc, ça fait mal, ça passe par la souffrance. Pas de conscience sans souffrance, pas de souffrance sans conscience. Souffrance n'est pas ici à confondre avec douleur. S'abîmer n'a jamais donner à quiconque une conscience, au contraire. La douleur est plutôt l'anesthésiant de la conscience. La douleur ratatine le soi. La souffrance c'est autre chose. C'est plus sourd, plus profond, plus complexe. Ça donne une sensation de blocage à l'être, qui se révèle d'ailleurs à la conscience, sur la frontière. Conscience qui émerge d'ailleurs, de cette souffrance de l'être qui se fait avoir. Se faire avoir c'est s'impliquer. On se fait avoir parce qu'on s'engage. Si on ne s'engage pas, si on est dégagé, pas de butée, pas de blocage, pas de souffrance, pas de sensation d'exister, et pas de conscience. Simple. La souffrance est structurante. Perdre son nord, donc souffrir, c'est encore se rendre compte qu'on en avait un, un nord, qu'on était orienté (aller vers l'ouest, être à l'ouest...). S'orienter, fait structure. Une structure donc qui se fonde sur le mal. Connaître c'est ça, c'est connaître le mal. Connaître son nord, c'est donc connaître son mal. Nord mal, donc.

Toute l'affaire est là, faire de la balançoire entre le nord mal et le pataud logique.

Le pataud logique

Les pys en savent un bout quand même. On ne peut pas dissoudre dans le vague les souffrances intimes. Elles sont bien réelles. On peut thésauriser sur le paradis socialiste ou catholique. On peut lécher des utopies toute sa vie. On peut même les détruire en les réalisant. On peut vivre dans un monde meilleur, ce qui suppose d'avoir un point de référence pour en juger, ce qui suppose un discours analytique, structurel, une vision, une idée, des connaissances un petit peu...

Il y a quand même un certain nombre de catégorisations et de relations entre des facultés mentales, psychologiques qui en disent un bout sur la souffrance. Un névrosé, n'est pas un psychotique. On ne peut pas laisser chacun à sa souffrance psychique, le laisser crever, laisser sa souffrance devenir douleur et prendre son corps parce que c'est ce qui peut arriver si on liquide sans alternative la notion de « santé mentale ». Nos routes sont bornées malgré tout. L'esprit est un champs, vaste, complexe, mais il a un certain nombre de lois, de règles, indépendamment des contenus culturels qu'il produit ou traite.

Le diagnostic à la hache, l'internement en 4 coup de cuillère à pot, l'ostracisme psychiatrique, le cachetonnage, bien sur n'est pas la voie, mais quand même... On peut et dans une certaine façon on doit instruire le nord-mal, assister l'apprentis-soi, le conscientisant. On rentre dans de la technique de pointe là, et sans un guide on se casse la gueule dans le pataud-logique. Le pataud logique, aime surtout loger, partout où il voit une case vide faut qu'il se précipite pour y caser son vide. Le pataud logique n'est ni beau ni laid ni bon ni mauvais, il imite surtout. C'est un répliquant. Il est moins soi, il est un petit peu un automate. Il n'y a aucune originalité à être malade, à s'en rendre malade.

Oui, on a des personnes alitées. Chacune d'ailleurs ne coulent pas dans le même lit. La nature du terrain les façonne, l'hygrométrie, la climatologie les sculptent. On va dire le contexte pour simplifier. Ou le conteste... ce con de test... Ça n'est pas à jeter aux orties, ça. Les personnalités. Une personnalité mettons un costume, un masque, une peau. Quand on est mal dans sa peau on souffre et cette souffrance là, elle se soigne. On apprend à la soigner. Le pataud logique lui n'est pas bien dégourdi. Déjà qu'il ne sait pas qu'il a mal, alors soigner ça le dépasse totalement. Le pataud logique est une patate. Il croit tout savoir, mais n'a pas de forme ou sinon celle d'une patate, il est dans l'indistinction. Il ne sait rien. Il souffre surtout de son ignorance.

Alors que le nord-mal, lui, hurle. À la lune ou au loup. Être errant, coureur de grand chemin, il cavale, cherchant-fuyant son nord, cherchant-fuyant son mal. Ça cavale le nord-mal. Le pataud logique, lui est sédaté, englué, figé dans une glie de l'ordinaire, empégué dans le mucus du socius. Il regarde passer les Nord-maux, les mots du nord... Un peu comme les vaches regardes les trains.

Il ne devine absolument pas la violence qu'il génère, ni celle qu'il subit, ni l'abbatoire au bout du chemin quand le train l'emmenera, lui aussi, au terminus. Il est pétri de stéréotype, il sait tout mieux que tout le monde, il sait, pas de doute, il sait. Il n'a comme outil de pensée que des injonctions métaphysique : « c'est comme ça! », « parce que c'est comme ça! » « Au nom de la loi! ». Il invoque ses dieux à longueurs de journées : « Au nom de la loi! ». Ce n'est pas qu'il a peur de l'inconnu et qu'il se planque dans ses illusions, c'est que l'inconnu, il n'en a pas même pas l'intuition. Le concept lui-même lui échappe. L'idée d'un en dehors de son petit espace clos, ne fait même pas partie de son schéma mental. Pour lui les causes sont les conséquences. C'est un hamster dans une roue. Il court, il court le furet... Bulle, boule sphère, globe, monde forclos, bloc sans liens, friable à merci ignorant tout écueil possible. Ni le dedans, sa psyché, ni le dehors, le milieu ne sont éclairée de son attention, ni de son intention... Le pataud logique est une force occulte, qui occulte... Le réel du dedans comme le réel du dehors sont hors de sa portée... Ils sont niés. Sujet barré. Violence aveugle, le pataud logique n'existe que dans la destruction d'autrui et il en est ainsi tant qu'il ne s'en prend pas à lui-même... Ce n'est que lorsque cette violence fait retour sur lui et que s'allume le phare de sa souffrance dans sa nuit éternelle et qu'il bascule dans le Nord-mal... Là il s'est mis en transition, il adopte un vecteur, il touche à sa frontière, il se constitue, se structure, découvre le lien en lui et hors de lui... l'autre point. L'autre émerge. C'est une question, la place du doute se creuse. Autre en lui, autre au dehors de lui, il a besoin de s'orienter et alors il court... au milieu d'autres patauds logiques... parmi les nord-maux... En de ça, c'est l'hideuse

idéologie. Le pataud logique est une baudruche pleine d'idéologie. « D'idéologie en idéologie jusqu'à la victoire » comme disait le Grand Timonier. Qu'est ce que la norme : une idéologie.

Le Nord-Mal

Qu'en dire? Candeur? Candélabre? Se délabre, le bel arbre? Le pataud-logique dès qu'on en parle on évoque en négatif le nord-mal. Le nord-mal c'est le désorienté. C'est le prolo, l'exploité, le travailleur, le producteur. C'est normal. Le nord-mal lui se prend le réel en directe, sans esquive, en pleine poire. Il ne peut pas éviter l'uppercut. Il n'en a pas les moyens. Pas le temps non plus. Le réel lui apparait tel qu'il est en lui-même, grouillant, désordonné, contradictoire, paradoxal, foireux, menaçant. Il sent bien qu'il y a des structures en lui et hors lui. Il le sent bien parce qu'il les vit et il les vit en déconance. C'est parce qu'il voit bien que ça ne marche pas, que ça dysfonctionne qu'il voit les systèmes, les pièges, les structures-tortures. Il n'a pas le choix le nord-mal. Le nord-mal se prend de pleine face les flux décodés du monde, du capitalisme pur. Alors sa marche, son chemin n'est que vacillement, grand vacillement du monde... Qu'en dire d'autre?

On enferme!

Ou pas. Le normal et le pathologique pour les initiés évoque inévitablement la bible que pondirent Laplanche et Pontalis. Herbar maladi, de la conscience séparé du capital, de la fausse conscience du capital. On y couche entre les pages, des personnalités aplaties dans l'abstraction pure qu'on vient réifier. On les découpe et les dissèque avec le grand couteau de la morale, le bien, le mal, la presse à conformer du socius pour fabriquer des producteurs efficaces. Le marteau-pilon de la scholastique capitaliste qui juge depuis le rapport de production aliéné. Donc on enferme.

Psy, j'aurais pu boucler sur des discussions infinies pour reprendre mes devanciers. J'aurais pu m'égarer en paraphrases. Il m'a semblé que la métaphore était un jeu plus intéressant. La filer pour sortir de ces vieux filets percés m'a semblé plus productif. Une manière de récupérer tout le jus de ces vieilles discussions. Nietzsche faisait comme ça. C'est quand même pas mal Nietzsche... Ne pas être compréhensible, récupérable, m'a semblé un exercice intéressant pour pulvériser un peu des concepts par trop écrasant quand ils ne sont tout simplement pas mortifère.

Alors on enferme ou pas?

La violence du monde capitaliste se reflète sur le grand miroir de la psychiatrie. C'est vrai qu'ils sont à enfermer tout ces vindicatifs, ces agités, ces exaltés, ces déprimés... Mais à enfermer dans quoi? Un bocal de poisson rouge? Un bocal de cornichons? Et enfermer, mais vous dites qu'il y aurait un dehors, une extériorité? De quoi sortir pour être ainsi enfermé? De l'usine, du bureau, du mariage, de prison? De quelle aliénation parle-t-on?

Alors oui il faut enfermer. Contenir encamisoler, cachetonner, nasser dans le mépris, retirer toute valeur au cri de l'être, à ce machin organique, non représentable complètement, mourant depuis la naissance, qui râle, qui chie, qui se mouche, qui tousse, qui baise, qui rêve...

Enfermer, du moins les marges ont elles des postes frontières, des douanes : les Haches-Pets. Se faire embarquer en Hache-Pet c'est parfois la seule issue pour beaucoup. De l'aliénation salariale à l'aliénation familiale, certains, taureaux fous fonçant tout droit vers ce « pantin ridicule » halluciné dans un délire, découvrent l'ultime butée. Le mur. Les murs. La violence du capitalisme en eux, qui les meut, rencontre une violence non moins aliénée qui est celle de l'asile ou du cachot. Quelque part, ils l'ont bien cherché... « C'est ça que tu voulais?! » Ils se tissent entre les candidats à la camisole, à l'asile, un autre rapport

d'aliénation, pour ainsi dire renouvelé qui relève d'un certain érotisme sado-maso... Comme la comtesse Bathori la psychiatrie se rajeunie à chaque nouvel internement...

Chacun sais bien fou ou non, qu'il y a quelque chose de pourrie dans la psychiatrie, que ce n'est pas une structure de vie, mais une structure de mort « L'Etat, c'est moi!... La République c'est moi!... » (Du grand emperruqué de Versailles, au petit des père des peuples alter mangeur de quinoa, quel étrange filiation...), bref qu'il faut tenir à distance cette harpie, ce monstre des confins le plus loin de soi. Alors qu'est ce qu'ils viennent y chercher, ceux qui, pas tout à fait inapte, pas inapte du tout même, mais seulement différent, ou tout simplement vivant, trop peut être, se pointent à l'accueil des urgences psy, ou se font emballer par quelque malveillant de leur entourage...

On connaît ça depuis longtemps la notion d'identification à l'agresseur. Mais un agresseur, un monstre, fut il psychiatre, c'est toujours mieux que rien, non? C'est déjà quelque chose, sur quoi prendre consistance. Avant ça dans le grand désordre du monde, la grande schizophrénisation capitaliste qui lessive la tête, les choses atomisées flottaient. Il n'y avait pas de butée. Ça glissait. Les flux décodés du désir se recoupant destructuraient la monde mental, comme ces hideuses tresses d'échangeurs d'autoroute balafant un d'agrestes paysages... Alors un psychiatre, agent de change des flux décodés de la production marchande, à détester, à haïr, et qui nous le rend bien, puis cette place, celle de la victime, voilà un bon deal, le deal idéal... une bonne affaire. Être malade n'est pas sans bénéfice, au moins peut on attirer sur soi la compassion (légitime qui plus est, démontré, prouvé, mise en scène...) qui nous manquait jusque là. On s'inscrit dans quelque chose soudain, on fait parti du jeu, alors qu'avant on ne faisait parti de rien du tout... Exister voilà bien toute l'affaire, et si la psychiatrie, même à un prix atroce, nous offre ça, alors...

Dans le grand marché de la marchandise aliénée et aliénante, certains ont les moyens, d'autres pas. Certains dans les rayons du grand supermarché de la vie marchandisée trouvent du médecin, de l'avocat, du chef d'entreprise, du sportif de haut niveau, du trader, du haut fonctionnaire, d'autres c'est caissier principal ou balayeur, à chacun ses moyens, et puis tout en bas, que reste-t-il pour s'inscrire, pour exister? Chômeur? Clodo? Fou? Tiens je vais prendre ça, de toute façon il n'y a plus que ça. Je n'ai pas les moyens pour ce qui reste et le reste est en rupture de stock... Voilà le deal. On passe à la caisse, on rentre à l'Hache-Pet. On ramasse les miettes, miettes qu'on devient soit même, démembré par une épouvantable machine à broyer. Mais entre le néant et la mort qu'offre le suicide, et l'asile, c'est à dire à terme le néant et la mort, le choix est fait. Au moins sera t on quelque chose pour un temps. C'est un statut, fou. Même au jeu d'échec il y a des fous. Et pourquoi pas espérer devenir le roi? Vive le roi donc, vive le roi... Au moins vit il lui... Du moment qu'on trouve une case... quitte à faire mine d'en perdre une...

Alors ensuite, soyons grinçant, au sommet de cette carrière, il y a aussi la possibilité d'une promotion. Psychiatisé, c'est déjà pas mal comme statut, ça pose son homme, mais survivant de la psychiatrie... alors là... Toute une histoire. Lacan disait, « On fini par devenir un personnage de sa propre histoire ». En effet, être une victime, surtout en pays catholique, fut il zombie, vous touchez les limbes là... Une cause, une lutte, un Golgotha à squatter... On entend déjà crépiter les applaudissements...

Jusqu'où va se nicher le spectacle, la dictature du spectacle? Les anciens le savaient, la narcissse est un poison. Même les grands fous, tellement fous qu'ils en deviennent sage, le savent... Tient toi loin de cette plante là... fuit les miroirs au risque de te faire avaler par ton propre spectacle... Spectacle du militant qui lutte, contre spectacle de la « loque autistisée ». Sauveur, bourreau, victime. Saloperie de victime... La machine psychiatrique tire tout son suc de là... victime, soigner des victimes, pour prolonger encore

le rapport aliéné... Cette merde absolue qu'est le Pouvoir, l'Etat... escroquerie du soin... escroquerie de la bienveillance... Je suis là pour vous soigner... c'est pour votre bien... pour votre sécurité... N'entendez vous pas dans vos campagnes mugir... : « c'est pour votre bien, votre sécurité, etc »?

Alors retrouvons un sol ou partons avec l'eau du bain. Quid des luttes catégorielles? La Bourse ou l'asile? Wall-Street ou Pinel? Le problème se pose en ces termes. Psychiatrie? Vraiment? ou bien tout simplement lutte des classes, des exploités contre les exploités, des exploités qui se défendent contre des exploités? Qu'abattre? Soyons raisonnable exigeons l'impossible... l'Etat, l'Argent, la bourgeoisie... Au fond contre la folie du monde que la notre soit furieuse. Des procès pour non-respects des droits de l'Homme? Non, la Révolution sire!

Ce n'est pas seulement la psychiatrie qui doit faire l'objet d'une révolution, mais également tout ce qui la suppose. Nous n'en voulons pas un peu, nous n'en voulons pas autrement, nous n'en voulons plus du tout, et avec elle les banques, asile de l'argent fou, et avec elle les musées stock des œuvres aliénées, et avec elle les casernes, et avec elle tout simplement le capitalisme, la civilisation... mais au fait m'interroge le petit moustachu à casquette imbibé de vodka « votre truc là, combien de divisions? ». Bonne question Tonton Joseph. Combien de division contre le capitalisme et même le capitalisme d'Etat... le gauchiste distingué qui sommeil en moi, le marxiste éclairé de sa pénombre ne peut que bredouiller, balbutier... Comme chacun je contemple effaré l'effondrement du monde et ma vie avec devant un écran de télé qui se remplit de petits points jaunes...

Si la révolution était une science nous l'aurions perdu depuis longtemps et c'est peut être ça qui nous sauve. Qu'ont à nous apprendre le pataud logique et le Nord-mal à ce propos, d'ailleurs? Le pataud logique a beaucoup à nous apprendre sur la révolution puisque sa vie le conduit

inévitablement à ça. C'est même l'affaire de toute sa vie. Réactionnaire par nature, ses contradictions le guettent de toute façon au coin d'un bois. Dès qu'il commence à vivre, qu'il en prend la décision il fait sa révolution. Il passe d'un état de non-être, de machine calculante, d'unité de production, à celui de corps vivant confronté au réel et à ses impérities. La révolution est toujours devant le pataud-logique. Pour le Nord-mal c'est autre chose, il est la révolution et ce qu'il prend de face c'est la répression, c'est pourquoi il virevolte (vit-révolte...), va de gauche à droite, de haut en bas, sans qu'on parvienne à suivre sa trajectoire. Sa vie est une ritournelle. Il papillonne. Il est un individu, isolé, une proie qui fuit la gueule et les crocs avides de son sang...

Oui mais les divisions?

On y vient, vous pressez pas. C'est la nature réactionnaire du pataud-logique, qui va les constituer. Le confort des grands empires industriels s'évanouissant, n'y sera pas pour rien. Lorsque le pataud logique va se rendre compte qu'il ne peut pas éviter sa rencontre du troisième type avec le réel et qu'il va basculer dans le nord-mal, croyez bien qu'elles vont se constituer d'elles-mêmes les « divisions ». Mais le problème, c'est justement celui de la division, le grand délirant qu'est le nord-mal, sa désorganisation même, signe son impuissance et son innocuité. Il se divise. C'est pour ça que les grands capitalistes s'émeuvent peu des divisions ou pas. La contagion ne fait aucun doute, mais le caractère offensif du nord-mal, fut-il en pleine expansion, est moins sûr. C'est pourquoi il y a quelque chose qui se joue dans une zone grise, un bord. Il faut y demeurer pour faire trembler le deux poids deux mesures du capitalisme (son gauche-droite, sa valeur d'usage/d'échange, son *mano à mano* entre classes...). Il y a quelque chose à apprendre là dedans. Adopter la même tactique diachronique. Être double, garder du pataud-logique dans le Nord-mal et importer du Nord-mal dans le pataud-logique. Schizophréniser dirait Deleuze. Là où le vieux despote capitaliste d'Etat demeure sur du quantitatif « les

divisions? » il faut déplacer le curseur vers le qualitatif. Ou bien basculer en mode chat de schrodinger, ou bien se créoliser.

Le petit bourgeois et son complexe de classe demeure la norme, le socle du capitalisme. On ne va pas te demander l'état de ton compte en banque camarade. Encore une fois, ce n'est pas le quantitatif qui compte, mais le qualitatif. Petit-bourgeois : espoir déçu, envie craignant d'être satisfaite, prolo ou semi rentier peu importe. Le petit bourgeois et son inaccessible étoile. Il faut qu'il y aille.

Je ne pense pas que massivement quiconque puisse espérer, comme un seul homme, que la petite bourgeoisie puisse faire son deuil de son idéal de classe. Il y a des traces de brûlé au fond de la casserole, ça attache au fond. Et ce n'est pas le problème ce qui reste de pataud logique en soi. Peu importe, ce qui compte c'est cette hybridation de conscience qui permet la possibilité du Nord-mal. Comme un flou sur la frontière, une zone grise. Milliers ou millions de Napoléons à Austerlitz attaquant par brouillard.

Comme les zèbres nous porteront nos traces de brûlé, brûlés à la lucidité, tout en conservant nos blanches livrées. Purs et souillés en même temps. La révolution est une saleté qui nettoie, d'une impure propreté. Peut être est ce là la solution, soyons de drôles de zèbres. Assez malin, logique, pour se coordonner et mener une tactique et en même temps fous, avec nos douleurs et nos passions comme moteurs pour nous rendre plus dynamique, plus liant, plus transitif. Qu'est d'autre un zadiste, un « yellow-vest », un sioux...?

En gros les noces des sentiments et de la raison, équidistant l'un de l'autre. Déjouer la peur, aimer la joie. Relire Spinoza. Apprendre ou quelque chose comme ça...

La révolution ne se décrète pas. Elle fait irruption et s'empare des corps, comme le fait la folie, le rire, l'amour, le désir, la joie. Elle est chose vibrante, organique, ne se

dompte pas. Elle est notre royauté profonde, à travers les générations... Je vous l'avait dit que nous pouvions être les rois, sur le grand échiquier... Rois-fous. Fous-rois. Foudre? Les fous d'ailleurs lorsqu'éclate la révolution ne le sont plus du tout... En 36 en Espagne, grand étonnement des psychiatres... Insurrection radicale de l'être, la révolution survient de surcroît... On ne compte pas ses divisions, même ses ennemis ne peuvent les compter par avance, c'est d'ailleurs ce qui les rend fou... Un beau jour une poignée de blaireaux s'en prend à une infrastructure et la font tomber et tout le reste suit derrière comme un château de carte. « C'était donc ça? » - « La Bastille, c'était donc ça? ». On fait tomber la Bastille comme on élève les cathédrales, sur un coup de tête... Etaient ils fous, ou bien trop raisonnables les Sans-Culottes? Ni l'un ni l'autre au fond. Ça s'est joué sur le bord. À la frontière, à la lisière. Un moment dans lequel toute psychopathologie devient obsolète, toute lecture devient défaillante. Le symbole s'annule ne pouvant plus reproduire son reproduire aliénant-aliéné, parce que le corps social atteint son point de fusion. Il n'y a plus de personnalité, il y a des intérêts communs, il y a l'Homme, un universel humain, un bond dans la conscience collective... T'inquiète coco, (T'as le look...) elles arrivent les « divisions »... Le Grand Monarque, les reptiliens, les illuminati? Le symbole entre en surchauffe. On attend le jaillissement, on entend gronder le flux dans la bonde du temps. Le grand monarque, les reptiliens, les illuminati, « le complot de lumière », l'antéchrist?!... Pourrissement du symbole dans la suspicion folle... Ça vient, ils arrivent, ils sont là, les barbares... Le grand remplacement, les migrants, ils sont là! Suspicion folle, fouiller derrière le rideau inventer des formes fantômes dans les coulisses du passé, théâtre halluciné... le complot... les divisions... les gilets jaunes... les chouans, les brigands, les communards, les colonnes infernales... ils sont là, ils sont partout... ne les entendez vous pas mugir... ça s'emballe... le capital s'emballe avec le cœur du bourgeois... grandes suées rue de la paix, passez par la case prison, ne touchez pas 20 000 francs... les grands fous de la valeur d'échange ont de plus en plus de

mal à donner le change... Quelque chose va sortir de là et tout le monde comme un gamin à Noël, dans la crainte et une joie secrète, attend son cadeau... Ce qui sourd depuis les tréfonds de l'Histoire... c'est l'Homme, juste l'Homme, sans plus... point de grand monarque illuminé couvert d'écailles... point de petits hommes verts... (juste de petits hommes jaune descendus de la planète Marx...)... Non rien de folklorique, seulement le retour de l'Homme plein, sans organes, pour un temps du moins... Il est peut être même déjà là, il est peut être déjà passé... les révolutions sont comme les comètes, elles ne laissent qu'une trace qui s'efface dans la mémoire jusqu'à la prochaine... « C'était donc ça la révolution? ». C'est toujours dans l'après coup, la contre-révolution, la contre-offensive réformiste, qu'on prend conscience de la révolution... C'est passé, ce n'est plus... la grande complainte du temps perdu, l'érection du jadis... L'invisible bandaison du néant dans le symbolique...

Sondons un peu les cœurs. Clignons des yeux. Oublions les classes, et leurs intérêts, puis les croyances, les affects et les délires sur quoi ils poussent. Tous le monde l'attend. Ne voyez vous pas qu'on trépigne d'impatience? Tout le monde l'espère. Même les milliardaires sont las de leurs milliards... Ça n'a plus de sens... Tous ça n'a plus de sens. Chacun espère. Tout le monde l'attend. Godot? Non pas lui... Tout le monde l'attend. Le Grand Soir, Jésus, Mahomet, le Bouddha? Non l'Homme, le grand fabricant de liens, le seul a pouvoir faire synthèse de tout ce merdier... Normal et pathologique sans distinction, humain donc.

Je clos ici. Laissons ça mourrir à notre pensée. Oublions. Un blanc pour le digérer. Un temps pour y revenir... Evitons d'être assertif...

(... à publier dans la mesure où c'est publiable, je veux dire dans la mesure où cela a une certaine pertinence en regard des thématiques que tu traite, selon ton jugement - mais pas sous mon nom, plutôt sous un nom de scène, un peu comme Pessoa et son Intranquillité... J'assume

*de pouvoir me contre-dire, de me donner à moi-même tort et raison
tour à tour, d'avoir des couches, des avatars, des multiples, de ne pas
être tout à fait un...Disons que c'est écrit par un certain :*

- François-Joseph Papillon)